

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 61 (1923)  
**Heft:** 27

**Artikel:** Pe l'ecoula  
**Autor:** Marc  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-218062>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 22.05.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



## PE L'ÉCOULA

**L**O régent de la Mollie-à-Derbon étai tot ein couson. Dèvesàî fère l'écoûla on dedzo la vèprà. Et cli dzo quie, fasàî on teimps de meràcillo po preindre lè trâte dein lo rio quemet ein avàî jamé fé ion du que l'avàî la brélàire de la pète. Lè pesson dèvesant atrapà l'hameçon avouè lè quatro dàî et lo pòdzo, cli dzo quie. Et aprì l'écoûla saràî tráo tâ. Serpeint d'écoûla, ein avouè! Demàndà condzi, làî faillàî pas sondzi. Lo menistre, que l'étàî de la coumechon, n'aràî jamé voliu lo làî bailli po allà à la pète, du que lè assebin l'étàî pécheu et fasàî àò pi fère avouè lo régent po attrapà lo mé de trâte. Serpeint d'écoûla!

Tot d'on coup, vaitcè onn' idée que passe pè la tita àò régent. Son vesin, lo bolondzi, que n'avàî rein à fère l'apri-midzo qu'à fotemassi et à àò-grassi, po cein que travaillive dèvant dzo, l'aràî pào-t'itre lèz de fère l'écoûla à sa plieèce. L'étàî on tot leti et l'avàî risquà d'allà à l'écoûla normala onn' annàie iò ein faillàî dàî moui et qu'ein avàî rein que dàotràî que s'étant marquà po fère la vesita. Làî avàî rein manquà qu'on par de succè pò itre prài. Dan, l'étàî práo allurà.

Lo régent làî dit dinse :

— Dite-vàî, Panmoussi, vo faut mè fère on servico. (Panmoussi l'étàî lo nom sobriquet àò bolondzi.)

— Que pù-io bin vo fère ?

— Fère l'écoûla por mè sta vèprà. Vo sarà bin bouin' einfant.

— Bin se vo volià. L'étè lo premi àò catsimo et lo menistre savàî pe rein que mè monrà. Cougnàisso lo catsimo d'Osterva su lo bè dáo létse-potse. Lè vu práo recordà. Allà pi ài trâte et n'aussi couson.

Lo régent l'è dan zu avau lo rio et Panmoussi l'a fé l'écoûla.

L'a racontà po coumeinci ài mousse quemet Caïn l'a tià son fràre Abet.

— Caïn, que làò desàî, étai croûio du tot dzouveno. Sa mère làî fasàî : Mè rondzà que t'i on bon ! T'i su de fini pè lè Craissette àò bin à Chalver ! » A l'écoûla, l'avàî ti lè dzo dàî verbe à copii, Répondàî : « Preseint ! » quand n'étàî pas son tor. Terive la leinga àò régent. Sè motsive avouè lè dàî et voliàve pas pi on motchào de catsetta la demeindze. Fasàî à perì son père Adam. Quie ! l'étàî on tot tenebréro !

Abet, li, étai sàdzo quemet on menistre et sa mère l'amàve bin. A l'écoûla de la demeindze pouàve recita per tieu ti lè chòmo et lè pessàdzo. Fasàî lo petit-goutà po sa mère quand stasse allàve àò pridzo. Sa mère làî rapportàve adi onna navetta, mà n'ein baillive min à Caïn et stisse ein étai dzaláo. Tant qu'on dzo que l'étant tot solet pè l'ottò por cein qu'Eve l'étàî zuva à la reunion et Adam étai zu payi sè z'impòut, Caïn l'empougne son fusi de militéro et fot onna ramenàie à Abet avouè la crosse. Et Abet l'a étai etteri.

— Mâ, quemet Adam et Eve an-te su que l'étai Caïn que l'avàî tià ? que demànde on petit bouté.

— L'ant liè su la *Folhie d'Avi*, so repond lo bolondzi.

Marc à Louis du Conteur.

**A l'agence matrimoniale.** — *L'agent.* — La dame est sans doute colossalement laide, mais la fortune est en rapport direct avec l'extérieur de la dame.

— Oh ! c'est l'essentiel espérons seulement qu'on n'a pas flatté le portrait.

**Sous la pantoufle.** — Alors votre mari se laisse pousser la barbe à présent ?

Elle — Se laisse pousser ! vous voulez dire que je la lui laisse pousser. Oui, c'est vrai.

## DES NOUVELLES DE MALBOUT

**N**OUS étions en pleine fenaison et les journées étaient longues, mais il faisait un temps si laid que pour ne pas trop me laisser aller à de sombres pensées, j'ai voulu tromper mon ennui en vous donnant des nouvelles de Malbout, toujours prêt à l'ouvrage comme exact à remplir ses devoirs civiques. Dans la grange où nous sommes en expectative devant les gros nuages, songeant philosophiquement à nos andains mouillés attendant le coup de bise libérateur, la conversation roule sur choses et autres, et l'esprit de l'homme étant ondoyant et divers — Montaigne le prétend — voici quelques considérations sur la politique européenne et naturellement sur le rôle de la Suisse dans la Société des Nations. Malbout, très têtù, à cause surtout de ce satané amour-propre qui conduit nos actions, n'en veut pas démordre. Seul de sa commune il avait voté contre l'accession et tressailli d'orgueil le lendemain en voyant son attitude indiquée noir sur blanc dans les colonnes statistiques des journaux : il s'était reconnu et il n'y avait pas eu erreur de transmission. Malbout, l'autre jour, tout en forgeant le fer tandis qu'il est chaud, dans sa forge, m'a appelé pour me faire lire le discours d'un monsieur Abt, représentant des paysans argoviens, qui disait pis que prendre de la Société des Nations. J'ai renvoyé son enthousiasme à un palabre du député Gnägi, un vrai paysan celui-là, un Bernois, dont le robuste bon sens fait plaisir. Je n'avais pas le temps de m'arrêter. Nous nous sommes retrouvés chacun la faux sur l'épaule, et nous profitons du repos forcé que nous vaut la perfide ondée pour reprendre notre entretien. J'éprouve quelque scrupule à en parler, car nous sommes tous deux assez persuadés que les journaux devraient être plus discrets et ne pas bourrer le crâne de leurs pauvres lecteurs. Nous lisons une foule de choses extraordinaires, et nous lisons mal. Depuis que, pour essayer de tenir compte des exigences d'un public de plus en plus pressé, de plus en plus blasé, les quotidiens ont pris l'habitude de concentrer dans leur manchette le produit d'un travail absorbant, ingrat, mais nécessaire ; c'est tout au plus si on daigne prendre connaissance des dépêches téléphoniques, et des titres des articles. Ce n'est pas d'aujourd'hui, vous le savez, que de bonnes âmes, en recevant leur *Feuille d'Avis*, vont tout droit aux avis mortuaires, gagnent ensuite le feuilleton, passent aux mariages et aux naissances. Si vous avez le bonheur ou le malheur de posséder des rentes, alors la Bourse est là, toute prête à vous donner le frisson du jour. Mais dans un journal hebdomadaire, — pardon du pléonasme, — rien de tout cela, sauf le feuilleton. Et encore n'est-on pas bien sûr en voulant faire plaisir de ne pas exciter la mauvaise humeur des impatientes qui doivent attendre toute une semaine pour savoir ce que va dire un personnage auquel le dernier numéro a donné la parole.

Que mes amis les journalistes ne m'en veuillent pas. Ils savent tout le bien que je pense d'eux, — car je me flatte, quoique n'ayant pas fait mes humanités, d'avoir une opinion sur ce qu'ils disent. Oh ! je sais bien qu'ils sont comme les augures : ils ne peuvent s'aborder sans rire, d'un rire discret, un peu énigmatique, à moins qu'il soit amer. S'il fallait être sceptique, comme ils le sont presque tous, le monde serait bien peu follichon.

Mais revenons à Malbout. Son fruste bon sens l'empêche d'avoir des incertitudes. Dès qu'une idée pénètre dans son esprit, elle chemine aisément. Ainsi, l'autre jour, à propos de la révolution bulgare, il s'est dit que Stamboulisky, un roi des paysans de là-bas, eût mérité mieux que cette fin si soudaine, qu'elle fait penser aux fantaisies bolchévistes. Seulement, c'est précisément le contraire, paraît-il. L'homme a été renversé parce qu'il faisait un partage de terres que les bourgeois de l'Université ont jugé excessif. Saura-t-on jamais le fin mot de cette affaire, me dit Malbout. Ils sont curieux, ces Bul-

gares, nerveux surtout. Peut-être oserait-on dire qu'ils se sont quelque peu améliorés depuis qu'un certain nombre de Suisses ont répondu à leur appel et si bien que dans la grande guerre ils ont eu une mentalité balkanique. C'est peut-être ce qui faisait dire récemment, en France, à un candidat au baccalauréat, que la Suisse était en Bulgarie ! Malbout en a connu un qui a été son régent. Est-ce que cela expliquerait le caractère frondeur du maréchal de Poirel ? En fait de révolution, il ne songe guère du reste à en lever l'étendard chez nous. Malgré tout, la campagne est belle et, le travail aidant, on n'a pas de temps à perdre en théories économiques et politiques. Il est fort heureux qu'il y ait encore des paysans pour semer le bon grain et nous permettre d'user du fruit de leurs récoltes.

Jean de la Cerjaulttaz.

P. S. — Au moment où je vous envoie ces lignes, le soleil est redevenu maître de la situation. Hélas ! les andains n'ont qu'attendu.

**In Memoriam.** — Le Chœur des Vaudoises de Lausanne, dont le dévouement est connu, veut bien répéter au profit de l'œuvre « In Memoriam », Association en faveur des familles des soldats suisses morts pour la patrie, le concert récemment donné à Berne et qui y a obtenu un succès si mérité et si retentissant. Grâce à la bienveillance du Comité du Cercle de Beau-Séjour, ce concert aura lieu, mercredi 11 juillet, à 20 h. 15 dans les jardins du Cercle (derrière la B. C. V.) ou dans les salles en cas de mauvais temps. On y exécutera de délicieuses chansons mimées et dansées, et M. Cherix, si apprécié à Mézières, veut bien se charger des soli : on entendra entre autre, un chant inédit dédié aux soldats morts : paroles de Mme Châtelan-Roulet et musique de Lauber, à l'usage des Sociétés de chant de la Suisse romande et dont les assistants auront ainsi la primeur. Jolie soirée en perspective, recommandée à tous les patriotes.

**Bon mot.** — Un certain railleux qui était borgne, rencontrant un bossu de fort grand matin, lui dit plaisamment :

— Mon ami, tu as chargé de bon matin !

— Tu penses qu'il est bon matin, répondit le bossu, c'est sans doute parce que tu n'as encore qu'une fenêtre ouverte.

## JEUNESSES CAMPAGNARDES

**N**OUS relevons dans *La Jeunesse vaudoise*, organe officiel de la Fédération vaudoise des Jeunes campagnes, ces paroles qui peuvent s'adapter à la mélodie de « Roulez tambours ». Ces paroles sont dues à la plume aimable de M. Albert Jatton de Morges, président d'honneur de la Fédération des Jeunes. Lisez et chantez.

FRATERNISONS !

Marche fédérée.

Air de : Roulez Tambours...

I

*Fraternisons ! Tel est le cri sublime  
Qui retentit depuis l'antiquité  
Quand, au chaos, à la guerre, à l'abîme,  
Succède enfin un vent d'humanité.  
Voici pourquoi, aujourd'hui même,  
Il vient de tous les horizons  
Ce beau mot que toujours on aime :  
« Fraternisons ! Fraternisons ! »*

II

*Fraternisons ! Tel est notre mot d'ordre  
Et notre signal de ralliement  
Contre tous ceux qui veulent du désordre  
Croyant déjà au grand chambardement.  
Fraternisons dans nos campagnes,  
Sur nos coteaux, dans nos vallons.  
Gens de la plaine et des montagnes :  
« Fraternisons ! Fraternisons ! »*

III

*Il faut enfin, dans toutes nos jeunesses,  
Que chacun sache quel est son devoir ;  
Puis, fédérés, en y pensant sans cesse,  
Sans nous laisser, alors nous pourrions voir  
Nos jeunes de tous les villages,  
Parents, fillettes et garçons,  
Chanter en chœur ce vieil adage :  
« Fraternisons ! Fraternisons ! »*